

LES
DU
TRÈS
SOR
S
DU
HUI
ZHOU

A cinq heures de route de Shanghai, au pied des montagnes Jaunes, on bascule dans un autre monde. Des villages patinés par les siècles, où souffle l'esprit de Confucius. Un patrimoine exceptionnel.

PAR NICOLAS ANCELLIN (TEXTE)
ET GILLES SABRIÉ (PHOTOS)





Dans le hameau de Shiting, Shi vient de terminer la préparation du tofu dans la grande bassine émaillée qu'il tient à la main. Sa famille, comme celle de nombreux paysans locaux, est installée dans une ancienne demeure de marchands lettrés qui date des débuts de la dynastie Qing (XVII^e siècle).



An aerial photograph of a small village nestled in a vast, dense bamboo forest. The houses are traditional Chinese-style buildings with white walls and dark roofs, clustered together on a slight rise. The surrounding landscape is a thick, green forest of bamboo, extending to the top of the frame. The lighting is soft, suggesting a late afternoon or early morning setting.

A partir du XI^e siècle,
la région devint
le berceau d'un art
de vivre et d'une
esthétique dont
s'inspira toute la Chine

Tel un décor de contes et légendes, la forêt de bambous sauvages qui entoure le minuscule village de Shangziken est devenue célèbre grâce au film «Tigres et Dragons». C'est là que fut tournée une scène dans laquelle le héros saute de tige en tige avant de se mettre à voler.



Assis sur un pliant, dans une ruelle de Xidi, en plein vent, Zhao Yao se penche sur son dessin. L'œil plissé, le cheveu en bataille, presque immobile, l'homme ignore le froid. Entre ses doigts, le feutre gouache court sur le papier avec l'adresse d'un maître. Face à lui se dresse le Jing Hai Tang, le mieux préservé des temples du village, une merveille de bois et de briques construite entre 1573 et 1620. Malgré son air d'artiste solitaire, Zhao Yao est venu accompagné. L'école des beaux-arts de Nun Yan, dans le Henan, à 1500 kilomètres de là, lui a confié, avec trois autres professeurs, la responsabilité de 350 étudiants qui se sont éparpillés dans les ruelles, carnet de croquis sous le bras. Ravis de leur « voyage d'étude », les ados, en blouson fluo et baskets neuves, se photographient, hilares, devant les bâtisses anciennes. Chacun d'eux doit pourtant s'exercer au dessin « sur le motif » (in situ), reproduire au choix une rue, une résidence, une cour, un temple, des détails architecturaux dont Xidi regorge : le portique en pierre sculptée de la résidence Ying Fu Tang, les vingt-quatre portes représentant les vingt-quatre formes de la piété filiale qui ornent la demeure de Lufu...

Été comme hiver, on tient ici le courant d'air en haute estime

Xidi, 1 600 habitants, dans la région du Huizhou, au pied des montagnes Jaunes, n'est pas devenu par hasard un terrain de travaux pratiques pour étudiants en dessin. Le choc esthétique qu'on éprouve en franchissant ses portes est immédiat. Impossible de ne pas tomber sous le charme de ce labyrinthe de ruelles aux murs blancs percés de porches ornés de bas-reliefs. Des portails aux lourdes ferrures, coiffés de tuiles grises, ouvrent sur des cours fleuries ou des jardins potagers tirés au ●●●



**Fortune faite, les négociants revenaient chez eux
comme «les feuilles retombent à la racine de l'arbre»**



La couleur des maisons de style Hui (ici, à Shiting), murs blancs et tuiles grises, s'explique par le strict code des couleurs en vigueur dans la Chine impériale. Le jaune était réservé à l'empereur, le bleu aux nobles, le vert et le noir aux militaires. Le blanc et le gris revenaient au peuple.

●●● cordeau autour de leur puits moussu. Mais la magie ne se limite pas aux vieilles pierres. On croise des chevaux tirant des charrettes chargées de légumes ou de bambous coupés ; des femmes accroupies lavent leur linge dans l'eau du canal ; des plateaux de fruits et de grains sèchent au soleil sous l'œil de paysans rentrant du champ la houe sur l'épaule. A 400 kilomètres de Shanghai et de ses vingt millions d'habitants, on bascule ici dans un autre monde. Celui d'une Chine rurale, avec ses fermes isolées, ses forêts et ses diguettes qui serpentent entre les rizières, ses buffles et ses canards. Le vertige saisit d'ailleurs le visiteur lorsqu'il franchit le seuil d'une des 224 résidences d'époque Ming (1368-1644) et Qing (1644-1912) que compte Xidi : l'architecture aux lignes pures, les « puits du ciel » aménagés pour aérer les pièces, les fenêtres à panneaux sculptés, les salons sobrement meublés où étincelle le bleu d'antiques porcelaines... Mais il y a encore plus émouvant. Trois ou quatre siècles après leur construction par de fins lettrés à l'apogée de leur puissance, on trouve encore, vivant dans ces maisons, des descendants de la même famille, du même clan, devenus paysans. Le constat ne vaut pas seulement pour Xidi ou Hongcun, qui figurent depuis 2000 sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité, mais pour une vingtaine de villages du Huizhou, comme Tangmo, Nanping, Chengkan, Zhaji, Guanlu, Pingshan...

Ainsi, à Nanping, dans le salon des Ye – une famille d'agriculteurs installés depuis « seulement » deux siècles –, des bassines en fer-blanc masquent un bas-relief en pierre. Des chemises sèchent devant des boiseries du XVIII^e siècle dorées à l'or fin. Une vieille table ouvragée de dragons sculptés croule sous un monceau de navets et de radis. Mais monsieur Ye a, pour l'instant, mieux à faire que de préparer la soupe.

Une Thermos de thé fumant à portée de main, coiffé d'un bonnet de laine, anorak boutonné jusqu'au menton, tant le froid est vif à cause des courants d'air glacés qui s'engouffrent par les fenêtres ouvertes – mais pourquoi ne les ferme-t-il pas ? –, il regarde la télé. Mieux que dans un musée, on découvre à sa source la culture han. Une culture que partagent 92 % des Chinois et dont certaines valeurs surprenantes ont traversé les siècles, intactes. Celle-ci, par exemple, qui explique que, chez monsieur Ye comme dans toutes les habitations, grandes, petites, anciennes ou récentes, portes et fenêtres restent ouvertes en plein hiver, obligeant à prendre les repas manteau sur le dos et écharpe autour du cou...

Chaque localité est bâtie selon les règles du feng shui

«Moi non plus, lorsque je suis arrivé, je ne comprenais pas», raconte Julien Minet, un Français installé en Chine depuis quinze ans et qui fut vite accepté par les habitants de Zhaji, où il a acheté et restauré une maison. Souvent, en hiver, les villageois l'invitaient «chaleureusement» chez eux... et il venait se geler en faisant bonne figure. Par la suite, il apprit que, pour les Han, rien n'est plus confortable, quelle que soit la saison, qu'une bonne circulation de l'air dans les pièces d'habitation. Une tradition qui plonge ses racines dans le feng shui, une discipline millénaire consistant à harmoniser les énergies d'un lieu. Fidèles à cet art, les marchands lettrés tenaient le courant d'air en grande estime et y voyaient un symbole de pureté favorisant l'élan intellectuel. «Un jour glacial de janvier, l'un des doyens du village, un homme sage, m'a convié à prendre le thé, se souvient Julien. Nous étions là, dans un rayon de soleil, emmitouflés sur nos fauteuils à déguster ce thé brûlant, paisibles et heureux de partager ce ●●●

Chez les plus modestes fermiers subsistent des témoignages de la splendeur Ming



●●● moment. Tout à coup, le froid ne comptait plus et j'ai compris de quelle chaleur il s'agissait.»

Au-delà de l'émotion qu'elles provoquent, ces demeures racontent une culture. Celle des marchands lettrés du Huizhou, un territoire de plaines et de collines boisées. «Et il s'agit d'une véritable saga!», lance avec fougue Wang Yan. Cet homme d'affaires pékinois découvrit en 2006, à la suite de recherches généalogiques, qu'il était le représentant de la quatre-vingt-dix-septième génération d'une famille originaire de cette contrée. «La région était pauvre, précise-t-il. Mais les habitants se révélèrent très inventifs. Ils tirèrent le meilleur parti de la moindre ressource, comme le thé et le bois.» Mieux, ils développèrent la fabrication de l'encre selon une recette gardée secrète et réussirent surtout à s'imposer dans le commerce du sel, dont la province était pourtant dépourvue, s'en arrogant en tant qu'intermédiaires le monopole durant des générations. Commerce ô combien lucratif.

A partir du XI^e siècle, sous l'empereur Yuanfeng, ces marchands hors pair amassèrent de grandes fortunes et atteignirent leur apogée sous la dynastie des Ming. Mais ils nourrissaient d'autres rêves que la richesse matérielle. Pétris de confucianisme, la grande doctrine spirituelle chinoise, ennemis du luxe ostentatoire, ces négociants chérissaient les auteurs anciens, les peintres, les arts et la culture en général. Fortune faite, nombre d'entre eux se consacrèrent à la calligraphie, à l'érudition, devenant des lettrés raffinés. Rien n'était plus important à leurs yeux que l'élévation de l'esprit et la droiture morale, gages de reconnaissance sociale. Il suffit de lire quelques-uns des «duilian», ces inscriptions calligraphiées encore suspendues dans leur salon d'honneur, pour comprendre les hautes ambitions qu'ils caressaient : «Il

faut travailler dur pour que le bonheur se dégage»; «Il faut faire le bien pour que les descendants soient heureux»; «Il est bon de lire beaucoup pour savoir écrire».

Ces marchands érudits jouèrent les mécènes, finançant écoles et bibliothèques, favorisant l'essor du théâtre, honorant peintres et poètes. Leur quête du Graal se concentrait sur la réussite de leurs fils aux examens impériaux qui ouvraient la voie aux sphères du pouvoir. Du XIV^e au XIX^e siècle, nombre de garçons du Huizhou devinrent ainsi mandarins, le grade le plus élevé des fonctionnaires chargés d'administrer l'Empire. Cette consécration donna lieu, honneur suprême pour la famille, à la construction de temples et de portiques commémoratifs dédiés aux vertus des ancêtres. A vingt minutes de route de Xidi, le village de Tangyue conserve ainsi sept arches monumentales érigées en enfilade sur une plaine en l'honneur du clan des Bao, qui prospéra durant quatre cents ans dans le commerce du sel et donna à l'Empire ministres et hauts fonctionnaires.

La manne touristique ne profite guère aux habitants

Aujourd'hui, les Chinois affluent pour découvrir ce riche patrimoine. A la faveur de la croissance économique du pays (8 % en 2009 et 10 % en 2010), le tourisme local connaît un essor sans précédent. Si l'on en croit l'administration du district du Huangshan, où se concentrent les plus beaux villages et les paysages uniques des montagnes Jaunes, 2011 est une année record, avec 4,3 millions de visiteurs (chinois à plus de 95 %), soit une progression de 45 % par rapport à 2010! Conséquence : sous leur air idyllique, les vieux villages du Huizhou se trouvent plongés jusqu'au cou dans le XXI^e siècle et ses contradictions. Les changements s'accélérent et creusent les disparités entre les villageois, ●●●

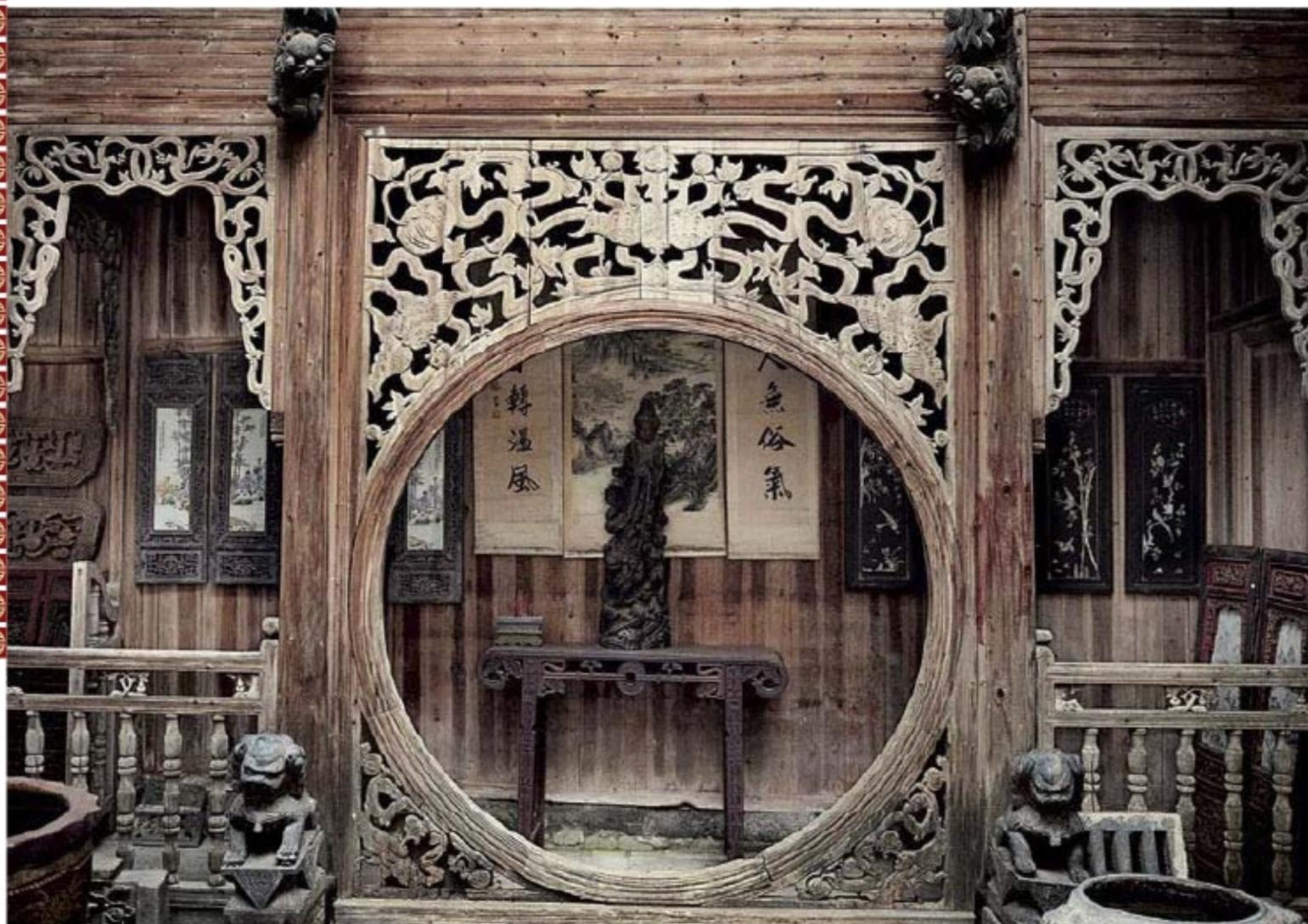
Au fil des siècles, les belles demeures du Huizhou ont été transformées en fermes. Ici, le temple des ancêtres de la famille LI fait office d'étable. Une pierre gravée raconte sa construction et honore les donateurs qui l'ont financé.

A Xidi, des descendants du clan Hu, qui fonda la localité au XI^e siècle, disputent une partie de majong dans le salon d'honneur de la maison Duren. La plupart des résidences de ce village de 1600 habitants sont ouvertes au public.

En déclin après la Révolution culturelle, l'artisanat régional, réputé pour sa qualité, renaît aujourd'hui. En particulier la fabrication des bâtons à encre (en haut) et des encriers gravés (au milieu) ainsi que la sculpture sur pierre (en bas).



A Nanping, où les descendants du clan Ye représentent environ 80 % des 1000 habitants du village, le pavillon Bingling, qui date du XVIII^e siècle, présente un remarquable exemple de véranda en bois sculpté d'oiseaux. Dans la petite cour carrée de cette résidence, on trouve aussi des portes ornées de verres incrustés de motifs floraux.



Longtemps enclavée, la province a échappé aux guerres et aux pillages

●●● pour la plupart modestes, et les touristes fortunés venus des mégapoles qui se comportent sur place comme en pays conquis.

La pauvreté des paysans, en effet, saute aux yeux. La plupart des habitations ne disposent pas de l'eau courante. Cuisines et sanitaires se résument à de sombres cagibis, l'humidité grignote des murs, et des toitures ne résistent que grâce à des rafistolages de planches et de bambous. Dans certaines maisons de Hongcun, cochons et paysans cohabitent sous le même toit. Quant à ceux qui vivent dans les plus belles demeures Ming, ils sont souvent les plus démunis. Leurs familles, dites «bourgeoises», ont subi de plein fouet les ravages de la Révolution culturelle (1966-1976), dont ils ne se sont jamais remis.

Par ailleurs, le Huizhou subit, comme toute la Chine, un exode rural qui le vide de ses forces vives. Restent surtout des femmes, des enfants et des personnes âgées.

«Mon mari, menuisier, a dû partir travailler à Shanghai, sinon nous ne nous en sortirions pas», confie Lu Xuemei, une jeune mère de famille du village de Chengkan. Chaussée de bottes en caoutchouc, une hotte remplie de navets sur le dos, Lu Xuemei revient de son lopin de terre où elle cultive choux, radis et carottes. Luo Ling, sa fillette de six ans, trotte à ses côtés. Elle ne voit son père que deux mois par an, lorsqu'il revient au village. Leur seule richesse se résume à deux cochons et au pécule que le mari leur envoie. Quant à la manne du tourisme, Lu Xuemei préfère sourire. Elle n'en dira pas plus. Comme la plupart des paysans dont le village présente un intérêt, la jeune femme ne reçoit que des miettes. Pourtant, l'activité rapporte gros : 220 millions d'euros en 2011, soit une progression de 10 %, à en croire le bureau du tourisme de la province. Retombées pour la population ? Des clopinettes. «Les villages qui

disposent d'un beau patrimoine cèdent, sous forme de bail, le droit d'exploitation à des sociétés privées», explique Chan Yang, un guide qui accompagne les visiteurs à la découverte du Huizhou. Parfois, le district, la région ou l'Etat participent au montage financier avec ces entreprises. Mais celles-ci ne sont tenues à aucune contrepartie. Ni pour l'entretien ni pour la restauration des villages dont elles tirent pourtant profit. Elles ne contribuent à aucun des travaux destinés à améliorer la vie des habitants et ne se soucient pas de développer l'artisanat local. «C'est le degré zéro du management touristique !», s'insurge un interlocuteur bien informé qui préfère conserver l'anonymat. «Leur premier souci est d'installer des péages à l'entrée des bourgs, avec guérites, vente de tickets, tourniquets automatiques et gardiens en uniformes paramilitaires.» Pour avoir la paix, ces sociétés autorisent les villageois à

vendre des bouteilles d'eau et des babioles aux touristes, créent quelques emplois de guides et redistribuent une poignée de yuans aux résidents. Cependant, les bénéfices ne sont pas perdus pour tout le monde. Certains chefs de village, devenus actionnaires des sociétés touristiques, touchent de beaux dividendes. Les habitants, eux, s'ils ont la chance de vivre dans une demeure intéressante, et à condition de l'ouvrir au public, reçoivent au mieux deux ou trois cents euros par an. En principe, ils ne sont pas obligés de laisser visiter leur foyer, mais ont-ils le choix ?

Rares sont ceux qui osent s'en plaindre, mais les inconvénients du passage de centaines de personnes par jour font grincer les dents de bien des villageois. Bousculades, commentaires amplifiés par les sonos portables des guides, visiteurs indiscrets qui se récrient à la moindre remarque : « J'ai payé mon ticket ! » Autre mesure qui passe mal, amis et familles qui rendent visite aux habitants sont assujettis à la même redevance que les touristes. Le pire du mercantilisme capitaliste marche donc main dans la main avec l'autoritarisme communiste le plus rigide.

Pourtant, le Huizhou a beaucoup à offrir, en plus de ses villages. Les montagnes Jaunes – « Huangshan », en mandarin – sont l'un des massifs les plus spectaculaires du monde, lui aussi inscrit sur les listes de l'Unesco. Un téléphérique ultramoderne permet de se hisser jusqu'à 1 800 mètres, mais les marcheurs courageux peuvent choisir l'ascension des 4 000 marches qui mènent au sommet du pic du Lotus. Là, le regard embrasse une forêt d'aiguilles granitiques, noyées

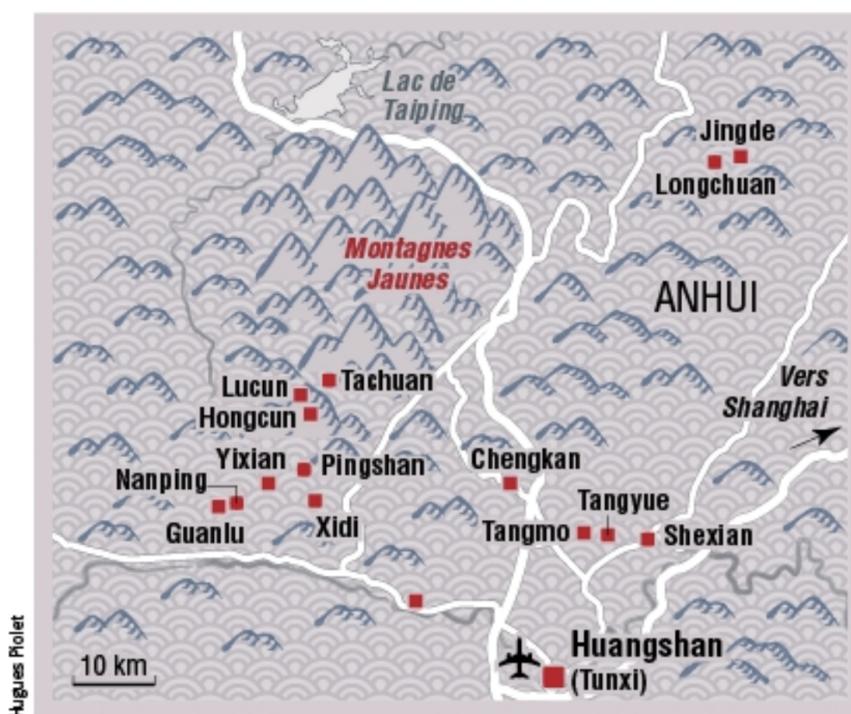
de brume et piquetées de pins aux formes tourmentées. Avec un peu de chance, les conditions peuvent même être réunies pour offrir en spectacle « la lumière de Bouddha », une clarté féerique provoquée par la réfraction des rayons solaires (phénomène qui se produit environ deux fois par mois).

Théiers, mûriers et bambous évoquent un paysage d'estampe

Plus bas dans les vallées, les terroirs du Huizhou déroulent leurs paisibles collines, où alternent plantations de théiers et rizières en terrasses, hameaux isolés cernés de forêts de bambous, champs de colza et cultures de mûriers dédiées à l'élevage du ver à soie. Pour les découvrir, la formule des maisons d'hôte, toute nouvelle en Chine, remporte un succès prometteur. Le village de Tangmo a la sienne depuis peu, en partenariat avec l'association des Gîtes de France

A une heure de route de là, Madame Li et son mari se sont lancés dans l'aventure, d'abord à Xidi, puis à Bishan, avec deux gîtes situés dans des résidences de marchands lettrés, qu'ils ont transformées en bijoux tout confort et meublées à l'ancienne. A Zhaji, Julien Minet a, pour sa part, ouvert « la maison des maîtres de thé », au cœur d'un des villages les mieux préservés du Huizhou. Dans chacun de ces lieux, loin des mégapoles et de leur rythme de vie effréné, le dépaysement est complet et les surprises nombreuses. Au contact des habitants, le visiteur occidental sent qu'il fait là un pas vers une meilleure compréhension des mystères de la Chine traditionnelle. Comme l'énonce un proverbe chinois : « Ce n'est pas le but de la promenade qui est important mais les petits pas qui y mènent. » ■

Nicolas Ancellin



Au sud du massif des montagnes Jaunes, où il faut souvent faire la queue pour accéder aux trois téléphériques qui mènent aux sommets, les vieux villages du Huizhou, une vingtaine au total, comptent parmi les sites touristiques en plein essor, surtout depuis l'inscription de Xidi et Hongcun sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

LES CONSEILS DE NOS REPORTERS

■ Quand y aller ?

➤ Dans le Huizhou, toutes les saisons ont leur charme, mais il vaut mieux éviter les trois périodes de congés des Chinois, qui provoquent un pic de la fréquentation touristique. La semaine autour du nouvel an chinois (de la mi-janvier à la mi-

février selon les années).

La semaine autour du 1^{er} mai, et celle autour du 1^{er} octobre (fête nationale).

■ Avec qui partir ?

➤ On peut voyager seul mais c'est difficile pour ceux qui ne parlent pas chinois. La maison de la Chine, spécialiste de ce pays

depuis plus de vingt ans, propose deux circuits : « Eloge de la Chine ancienne », dix jours à la découverte des villages du Huizhou (1 580 € TTC, hors vols internationaux) ; et « Chine immémoriale, sites et villages classés », quinze jours au départ de Paris,

un périple qui élargit la présentation du patrimoine architectural aux grandes villes (2 780 € TTC). Voyages sur mesure possibles. Renseignements : La Maison de la Chine, 76, rue Bonaparte, 75006 Paris. Tél. 01 40 51 95 00, info@maisondelachine.fr